

Revue Universelle

15 Dec. 1936

Revue Universelle 15 Dec. 36

les idées & les faits

LECTURES

POLITIQUE DE GIDE.

DANS un mince volume d'une centaine de pages et qui est, à sa façon, un petit chef-d'œuvre de critique et d'ironie, André Gide, *retour de l'U. R. S. S.* nous fait part de sa déconvenue. C'est bien, en effet, d'une déception sentimentale qu'il s'agit, des aveux d'un amour inquiet, sinon trompé. Formulés par ses lèvres subtiles, peut-être toucheront-ils certains « petits-bourgeois » que les chapelles littéraires ont prévenu en faveur du régime soviétique. Peut-être fallait-il que ce fût l'apôtre du non-conformisme qui déclarât à ceux que son adhésion à l'U. R. S. S. avait enamourés : « *Ce que l'on y demande à présent, c'est l'acceptation, c'est le conformisme. Ce que l'on veut et exige, c'est une approbation de tout ce qui se fait en U. R. S. S. ; ce que l'on cherche à obtenir, c'est que cette approbation ne soit pas résignée, mais sincère, mais enthousiaste même. Le plus étonnant, c'est qu'on y parvient. D'autre part, la moindre protestation, la moindre critique est passible des pires peines, et du reste aussitôt étouffée. Et je doute qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé) plus vassalisé.* »

Pour notre part, et quelle que soit l'importance d'une telle disposition, nous songeons moins à en tirer avantage qu'à enregistrer avec tristesse une nouvelle défaite de la sincérité gidiennne. Si émouvante qu'elle puisse paraître, à quoi aboutit-elle, dans cet ordre de la politique où, malgré soi, il s'établit? Croyez-vous par exemple, que ces constatations l'inclinent à reviser sa croyance, à rectifier

ses propres idées, et du même coup celles des esprits que son exemple a entraînés? En dépit de toutes ses réserves (et son ton, sa mesure les aggrave), André Gide n'en déclare pas moins à nouveau son amour pour la cause que l'U. R. S. S. représente, car c'est toujours le sentiment qui le mène. Si graves que soient les erreurs qu'il signale, elles n'ont pas ébranlé une conviction qui, de son propre aveu, n'est pas affaire de raisonnement, qui ne doit presque rien aux idées, car ce n'est pas par théorie que Gide s'y est rallié. « Je ne suis rien moins qu'un théoricien, disait-il naguère. Il m'est extrêmement difficile d'expliquer théoriquement une position qui a été profondément sincère. Ce qui m'importe, c'est qu'elle soit sincère, qu'elle continue de l'être. » Et l'on ne pouvait alors que lui répondre : « Si vous ne voulez pas courir le risque de consentir à une duperie, la vérification des résultats obtenus par le communisme doit passer au premier rang de vos préoccupations. »

La vérification, Gide désormais l'a faite. Il est allé en U. R. S. S., et les résultats en maints endroits, lui sont apparus à ce point déplorable qu'ils lui semblent compromettre l'entreprise. Sa position à l'égard du communisme pourtant n'a pas changé. Devant cette inaptitude à déduire comme à induire, devant ce refus de conclure, de juger, d'aucuns, avec la *Pravda* l'accuseront de « duplicité », et sous la faiblesse de l'esprit décèleront quelque bassesse du cœur. « De quoi, diront-ils, Gide a-t-il donc eu peur? » C'est qu'aux questions qu'il pose par incidences : « Me suis-je trompé tout d'abord? » « Est-ce moi qui ai changé, est-ce l'U. R. S. S., et par U. R. S. S. j'entends celui qui la dirige? » A ces questions, André Gide n'apporte pas de réponse, et il semble qu'il n'ait écrit : « Jusqu'à quel point, dans une faillite, nous sentirions-nous de même engagés? » que pour ajouter aussitôt : « Mais la seule idée d'une faillite est inadmissible. »

Pour se déterminer, pour prendre enfin parti, et « triompher d'une longue indécision » Gide n'a eu, en effet, nul souci des solutions adoptées par le communisme, ni de leur adéquation aux difficultés qu'elles prétendent résoudre (1). Or si l'intelligence politique est restée totalement étrangère à son acte de foi, si cette foi elle-même semblait, en conséquence, toute suspendue aux réalisations de l'U. R. S. S., son esprit, maintenant qu'il a vu, reste aussi impuissant à tirer des faits et de la réalité un jugement qu'il se révélait incapable de se prononcer sur la justesse ou la vérité de la doctrine. Aussi bien quiconque n'entend pas livrer la politique aux avatars

(1) Cf. Thierry Maulnier : *Mythes Socialistes*.

LA VIE A L'ÉTRANGER

TRAGÉDIE A LONDRES

L'EXTRAORDINAIRE crise, à la fois sentimentale et constitutionnelle qui, brutalement, a ramené l'Angleterre d'un siècle en arrière, domine de très haut tous les épisodes d'une période pourtant fort mouvementée. La Grande-Bretagne n'est-elle pas le suprême rempart de l'ordre alors que, plus que jamais, la France est ballottée dans les contradictions de sa politique intérieure et de sa politique étrangère ; quand l'Italie s'efforce de limiter à des manifestations ostentatoires telle que la réception du régent Horthy à Rome les aléas d'une politique qui pourrait difficilement choisir le moment actuel pour opter entre les tableaux ; quand l'Allemagne entraîne le Japon dans la croisade contre le communisme, étendant jusqu'à l'Extrême-Orient les répercussions possibles du duel entre Berlin et Moscou ; quand les Soviets cherchent à lancer la Société des Nations dans la bagarre espagnole qui exaspère de plus en plus les rivalités de tous les éléments troubles ? Il ne manque plus vraiment que de voir la convulsion la plus inattendue mettre à l'épreuve les assises mêmes de l'État le plus justement fier de son bel équilibre, le plus conscient de la gravité et des responsabilités qui lui incombent. N'est-ce pas au lendemain du jour où M. Eden venait de jeter en travers de toutes les velléités d'agression la volonté résolue d'intervention de l'Empire britannique que le coup de tonnerre a retenti ?

Crise inattendue avons-nous dit. Le mot n'est pas trop fort. Ceux-là même qui n'étaient pas sans connaître certains dessous n'auraient

de la sincérité individuelle, et des mouvements de l'âme, si généreux qu'en soient les élans, quiconque ne consent pas à confier l'ordre de la société (et du même coup le sort de l'individu) aux seules puissances du sentiment n'attachera pas plus d'importance au malaise actuel d'André Gide qu'à ses ardeurs de naguère. Ce qui nous étonne, c'est qu'il lui ait fallu « y aller voir », pour découvrir, par exemple, l'oppression étatique qui pèse sur les ouvriers russes. Le communisme n'est-il pas la négation de la personne humaine? Il eût dû suffire à Gide de faire usage de sa raison, de saisir certaines évidences, de tenir compte de la nature des choses, pour comprendre qu'il donnait son assentiment à une doctrine sociale et politique qui exclue les valeurs mêmes sur lesquelles son adhésion se fonde, à savoir un certain idéal humain de justice, de progrès de liberté. « Mais, comme le remarque Benjamin Crémieux, qui aurait imaginé qu'André Gide avant son voyage, ignorât tout de ces caractéristiques soviétiques? Comment eût-on pu ne pas penser que son adhésion aux formules stalinienne n'était donnée, *malgré* tout ce qu'elles pouvaient blesser en lui, en pleine connaissance de cause? » Et M. Crémieux d'ajouter : « On comprend qu'avec sa nature consciencieuse, son horreur des déformations qu'infligent au réel les esprits partisans, ou peu précautionneux, Gide se soit défié des livres et ait voulu voir les choses de ses propres yeux, mais on comprend moins bien qu'il n'ait pas visité l'U. R. S. S. *avant* de jeter dans la balance en sa faveur le poids de son autorité spirituelle. »

La chose serait, en effet, inexplicable, si elle n'était la conséquence de cette « politique de la sincérité » qui est celle d'André Gide, et ce n'est pas le moindre de ses méfaits. Tout cela n'a d'ailleurs d'intérêt qu'en fonction de Gide et de ses problèmes ; mais si attachante que puisse être son individualité, on accordera que l'on puisse chercher ailleurs la raison d'un choix politique qui ne concerne rien de moins que le bien commun des hommes.

HENRI MASSIS.

(A suivre.)